

blent croître à mesure que la civilisation grandit. Ici, on peut indiquer divers sujets de recherches secondaires. *a.* Dans quelle mesure le développement du sentiment des sexes dépend-il du développement intellectuel, et notamment du progrès de l'imagination? *b.* Dans quelle mesure tient-il au progrès de la sensibilité, et particulièrement de ces émotions dont le principe est la sympathie? Quel rapport a-t-il avec la polyandrie et la polygamie? *c.* N'a-t-il pas pour but et pour excitant principal la polygamie? *d.* Quelle relation a-t-il avec le maintien du lien familial et avec l'éducation meilleure qui en résulte pour les enfants?

III. Arrivons à la troisième partie : sous ce chef, nous rangerons les caractères plus particuliers des différentes races.

1° *Instinct d'imitation.* — Un des caractères par lesquels on voit combien les races inférieures se sont moins éloignées de la simple activité réflexe, c'est leur forte tendance à mimer les mouvements et les sons produits par autrui : habitude quasi-involontaire, que les voyageurs ont bien de la peine à arrêter. Cette répétition, dépourvue de sens, semble prouver que l'individu ne peut former l'idée d'une action qu'il observe sans être entraîné à produire l'action même comme il la conçoit (toute idée d'une action d'ailleurs n'est que le fait de conscience, qui accompagnerait cette action si elle était produite, mais qui reste à l'état naissant); une telle répétition est assez voisine du pur automatisme; et on doit s'attendre à la voir décroître, à mesure que croîtra l'empire sur soi. Cette mimique automatique est évidemment parente de cet instinct d'imitation,

moins automatique, et dont l'effet est la persistance plus grande des coutumes. Car chaque fois qu'une génération reçoit de la précédente, sans réflexion ni recherche, une coutume, elle fait preuve d'une tendance à l'imitation, qui chez elle l'emporte sur les tendances critiques et sceptiques, et qui maintient des habitudes dont on ne peut rendre raison. Cette mimique non raisonnée atteint son plus haut degré chez le sauvage le plus infime et descend au plus bas chez les plus parfaits des hommes civilisés : il faudra étudier cette décroissance dans ses rapports avec les formes de plus en plus élevées de la vie sociale, et en la considérant comme un secours à la fois et un obstacle pour la civilisation : un secours, en tant qu'elle donne à l'organisation sociale cette stabilité sans laquelle nulle société ne vivrait; un obstacle, en ce qu'elle empêche les changements que, par l'effet du temps, cette organisation réclame.

2° *Manque de curiosité.* — Par une sorte de projection, nous plaçons, dans le milieu où vit le sauvage, un naturel comme le nôtre, et nous jugeons qu'alors nous serions émerveillés au premier spectacle des produits et des œuvres de la civilisation. Mais, quand nous nous figurons que les sentiments du sauvage sont ceux qu'à sa place nous éprouverions, nous nous trompons. L'absence de toute curiosité raisonnée à l'égard de ces nouveautés incompréhensibles, voilà ce qu'on remarque chez les races inférieures de tout pays; et ce qui distingue déjà les races demi-civilisées, c'est qu'elles font preuve à cet égard d'une curiosité raisonnée. Il y aurait lieu d'examiner les rapports de ce caractère avec la nature intellectuelle, la sensibilité, et l'état social.



3<sup>o</sup> *Qualité de la pensée.* — Sous ce titre vague, on peut placer de nombreuses questions, dont chacune est féconde en problèmes : *a.* degré de généralité des idées; *b.* degré d'abstraction des idées; *c.* degré de précision des idées; *d.* développement des notions comme celles de *classe*, de *cause*, d'*uniformité*, de *loi*, de *vérité*. Plus d'un concept qui nous est devenu familier au point que nous y voyons une propriété commune de tous les esprits est aussi étranger aux plus humbles des sauvages qu'à nos propres enfants; il faudrait comparer les races pour établir par quelle marche l'esprit atteint ces concepts. Chacune des parties ci-dessus énumérées devrait être étudiée à divers égards : *a.* en elle-même et dans ses degrés successifs; *b.* dans son rapport avec les concepts concomitants de l'intelligence; *c.* dans son rapport avec les progrès du langage, des arts et de l'organisation sociale. On a déjà utilisé les faits de la linguistique dans de telles recherches : il en faudrait faire un usage plus systématique. Ce n'est pas seulement le nombre des mots généraux, ni celui des mots abstraits du vocabulaire d'un peuple, qu'il faudrait noter, mais aussi leurs *degrés* de généralité et d'abstraction, car il y a des généralités de premier, second, troisième ordre, etc., et de même il y a des degrés dans l'abstraction. *Bleu* est une idée abstraite, qui se rapporte à une classe d'impressions tirées des objets visibles; *couleur* est une abstraction plus haute, qui se rapporte à plusieurs classes d'impressions visuelles; *propriété* est une abstraction plus élevée encore, et qui s'étend à bien des genres d'impressions, reçues non plus seulement par les yeux, mais par tous les organes des sens. Si l'on dressait un tableau des

idées générales et des idées abstraites, en les rangeant dans l'ordre de leur extension et de leurs degrés, on aurait ainsi comme des règles qu'il suffirait d'appliquer aux vocabulaires des races non civilisées, pour déterminer avec certitude le degré d'intelligence où elles sont parvenues.

4. *Aptitudes spéciales.* — Outre ces traits particuliers de l'intelligence, qui caractérisent les différents degrés de l'évolution, il faut en compter d'autres, secondaires, et qui tiennent au genre de vie; ils naissent de la nature de la faculté que les habitudes quotidiennes ont développée par accommodation, et du degré de ce développement : c'est l'adresse à se servir des armes, le talent à suivre une piste, l'art de distinguer rapidement des objets particuliers. Ici se placeraient naturellement des recherches sur diverses particularités d'ordre esthétique, propres à certaines races, et encore inexplicables. D'une part, les restes trouvés dans les cavernes de la Dordogne nous prouvent que les habitants de ces cavernes, si bas qu'on puisse les croire placés, savaient toutefois représenter les animaux et par le dessin et par la gravure, avec quelque exactitude; et d'autre part, certaines races vivantes, probablement supérieures aux précédentes à d'autres égards, semblent à peine capables de reconnaître un objet représenté par la peinture. De même pour le goût de la musique. Il fait défaut, ou peu s'en faut, chez plusieurs races inférieures, et chez d'autres, d'un degré peu élevé, on le trouve développé au delà de toute attente : tels sont certains nègres; ils sont si bien musiciens de naissance (je tiens le fait d'un missionnaire de ces pays) que, dans les écoles des natifs, quand on apprend aux enfants les airs des



psaumes, d'eux-mêmes ils font l'accompagnement. Ne pourrait-on découvrir la cause de ces particularités de race? C'est là une question intéressante.

5° *Formes spéciales de la sensibilité.* — Elles méritent une étude attentive ; elles sont en rapport étroit avec les phénomènes de la société, avec la possibilité du progrès social, avec la nature de l'organisation sociale. Entre autres points à noter, il y a : *a.* le besoin de vivre en commun, ou sociabilité, dont la force varie beaucoup d'une race à l'autre ; certaines, comme les Mantras, sont à peu près indifférentes aux relations sociales ; d'autres ne peuvent s'en passer. Il est clair que la force de ce besoin par lequel l'homme souhaite la présence de ses semblables détermine en grande partie la formation des groupes sociaux, et par là agit sur le progrès social. *b.* L'impatience de toute contrainte. Certains hommes de types inférieurs, comme les Mapuché, sont ingouvernables ; dans d'autres types, qui ne sont pas plus élevés, les hommes se soumettent à la contrainte, bien plus, admirent ceux qui l'exercent. Ces natures si opposées méritent d'être étudiées dans leur rapport avec l'évolution de la société : car, dans les débuts, elles lui sont, l'une favorable, l'autre contraire. *c.* Le désir des louanges se rencontre chez toutes les races, nobles et basses ; mais il varie beaucoup en vivacité. Il y a telles races inférieures, comme certaines des États du Pacifique, où l'on voit les hommes répandre leurs biens sans regarder, pour s'attirer les applaudissements qu'obtient toujours une générosité prodigieuse ; ailleurs, au contraire, on met moins d'ardeur à briguer les éloges. Il faudrait connaître le lien qu'il y a entre cet amour de l'appro-

bation et la puissance contraignante de la société, car il contribue grandement à l'affermir. *d.* Désir d'acquérir. Voilà encore un trait dont il faudrait noter particulièrement les degrés et leur rapport à l'état social. L'amour de la propriété croît avec la possibilité de le satisfaire ; très-faible chez les hommes les plus bas placés, il grandit à mesure que la société se développe. On passe de la propriété par tribu à la propriété familiale, et de là à la propriété individuelle : ainsi la notion du droit personnel de propriété gagne en précision, et le désir d'acquérir se fortifie. Chaque pas que fait la société vers un état d'ordre rend possible une plus large épargne et rend plus sûrs les plaisirs qu'on en peut tirer ; en même temps, l'épargne se trouvant encouragée, le propriétaire est engagé à accumuler plus de capitaux, et de là bien des progrès. C'est cette action et cette réaction du sentiment et de l'état social qu'il faudrait étudier dans chaque cas.

6° *Les sentiments altruistes.* — Ils viennent en dernier lieu et sont aussi les plus élevés. Dans leur évolution, qui accompagne celle de la civilisation, nous voyons à plein l'influence réciproque de l'unité sociale et de l'organisme social. D'un côté, il ne peut y avoir ni sympathie, ni aucun des sentiments qui en naissent, si l'individu n'a pour entourage ses semblables. D'autre part, l'union de l'individu avec ses semblables suppose, entre autres conditions, que la sympathie ait prise sur lui, elle et les freins qu'elle impose à sa conduite. Le besoin de la vie en commun et la sociabilité fortifient la sympathie ; accrue, celle-ci contribue à rendre la sociabilité plus active et plus stable l'état social ; et ainsi de suite : chaque progrès de l'une



rend possible un progrès nouveau de l'autre. Il y a donc lieu d'étudier les sentiments altruistes nés de la sympathie, chez les différents types humains et dans les divers états sociaux où ils apparaissent; et ce sujet peut se diviser en trois chefs : *a.* La pitié, dont on doit observer les diverses manifestations : envers les enfants, envers les malades et les vieillards, et envers les ennemis. *b.* La générosité (qu'il faut bien distinguer de l'amour du faste), qui se montre par les dons, par le renoncement à certains plaisirs, en vue du bien d'autrui, par des efforts actifs ayant pour objet le bien d'autrui. Un autre point de vue où il faut se placer pour observer ces sentiments, c'est celui de l'étendue : selon qu'ils sont restreints à nos proches, ou étendus uniquement à ceux de la même société, ou qu'ils vont jusqu'à ceux des autres sociétés. Il faut encore y considérer le degré de prévoyance : selon qu'ils naissent d'impulsions soudaines, que l'individu suit sans compter; ou qu'ils se déploient avec une claire notion des sacrifices futurs à quoi l'individu s'expose. *c.* Justice. Ce sentiment, le plus abstrait des sentiments altruistes, doit être considéré de tous les points de vue déjà indiqués, comme aussi de plusieurs autres : il faut le voir se manifester à l'égard de la vie des autres, à l'égard de leur liberté, de leurs biens, enfin de leurs droits secondaires. Il faudrait établir des comparaisons entre ces sentiments suprêmes, et, sans parler du reste, y joindre des comparaisons entre les états sociaux concomitants, dont ils sont une des principales causes déterminantes, entre les formes et modes d'action des gouvernements, entre l'esprit des lois, entre les relations réciproques des classes.

Telles sont, aussi brièvement exposées que le permettent les exigences de la clarté, les divisions et subdivisions capitales dans lesquelles on peut partager la psychologie comparée de l'homme. Dans ma course si rapide à travers un champ si vaste, j'ai assurément oublié bien des choses qui y devaient être comprises. Assurément aussi, plus d'une des questions citées ici se ramifierait en problèmes subordonnés, fort dignes d'étude. Mais, tel qu'il est, ce programme est assez large pour occuper bien des chercheurs, et chacun aura avantage à s'enfermer dans un chapitre à part.

Les anthropologistes, il est vrai, après s'être occupés des arts et des produits primitifs, ont consacré presque toute leur attention à l'étude des caractères physiques des races humaines; néanmoins on peut le reconnaître, je crois, cette étude le cède en importance à celle des caractères psychologiques. Les conclusions générales où nous peuvent conduire les recherches du premier ordre n'ont pas autant d'importance pour notre conception des classes de phénomènes les plus élevées, que les conclusions générales où peuvent nous amener les secondes. Une théorie véritable de l'esprit humain est pour nous d'une importance capitale. Or une comparaison systématique des esprits des hommes, de leurs espèces et de leurs degrés divers, nous aidera à créer cette théorie. Quand nous connaissons les relations réciproques du caractère des hommes avec celui de chacune des sociétés qu'ils forment, nos idées touchant les arrangements politiques s'en ressentiront profondément. Une fois que nous saurons la dépendance mutuelle des natures individuelles et des constructions sociales, nous comprendrons



d'une façon bien plus exacte les changements en voie d'exécution et ceux qui les suivront. Quand nous verrons dans le développement mental une accommodation progressive aux conditions sociales, qui sans cesse moulent l'esprit à leur image et sont remaniées par lui, nous aurons une notion salutaire des effets lointains des institutions sur le caractère : remède efficace aux maux si graves que produit aujourd'hui une législation ignorante. Enfin, une bonne théorie de l'évolution mentale, considérée dans l'ensemble de l'humanité, nous donnera la clef de l'évolution dans l'esprit de l'individu : elle nous aidera donc à mettre de la raison dans nos dangereuses méthodes d'éducation, et par là à fortifier les intelligences et à élever les caractères.

## IX

OBJECTIONS TOUCHANT LES PREMIERS PRINCIPES  
ET RÉPONSES

(*Fortnightly-Review*, novembre et décembre 1873.)

- 1<sup>o</sup> OBJECTION DE M. CAIRD : LES BORNES DE LA CONNAISSANCE.
  - 2<sup>o</sup> OBJECTION DE M. MANSEL : LE VRAI FONDAMENT DE LA RELIGION.
  - 3<sup>o</sup> OBJECTION DE M. HODGSON : NATURE DU TEMPS ET DE L'ESPACE.
  - 4<sup>o</sup> OBJECTION DE M. MAX MULLER : L'ORIGINE DES IDÉES; L'AUTEUR ENTRE LOCKE ET KANT.
  - 5<sup>o</sup> OBJECTION DE M. SIDGWICK : LES PRÉTENDUES CONTRADICTIONS DE L'AUTEUR.
  - 6<sup>o</sup> OBJECTION DE M. MARTINEAU : UNE TENTATIVE POUR DÉTERMINER L'IDÉE DE L'ABSOLU.
  - 7<sup>o</sup> OBJECTION DE LA *Revue trimestrielle* : L'AUTEUR ACCUSÉ DE FAVORISER LE SCEPTICISME ET DE RENVERSER LA MORALE.
  - 8<sup>o</sup> OBJECTIONS DE MM. MOULTON ET TAIT : LES PRINCIPES PREMIERS DES SCIENCES PHYSIQUES.
- Suite.* SUR UN ESSAI DE DÉMONSTRATION DE CES PRINCIPES.
- 9<sup>o</sup> LETTRE A M. HAYWARD : L'EXPÉRIENCE NOUS AIDE A DÉGAGER LES PRINCIPES A PRIORI.
- CONCLUSION. TR.